

Les Smattes

Léo Bonneville

Number 69, April 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51473ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bonneville, L. (1972). Review of [Les Smattes]. *Séquences*, (69), 9–11.

L.B. - **Que représente le film Les Smattes dans votre carrière ?**

J.-C. L. - C'est un nouveau tremplin. J'aurais aimé devenir un documentariste. Je suis de très près les événements. Cela me captive. Sauf que, documentariste ou réalisateur de courts métrages, tu ne vas jamais très loin. Tu te retrouves, un jour, dans un entonnoir. Le long métrage était pour moi un tremplin pour autre chose. J'ai deux projets qui sont assez fascinants et que je vais faire certainement.

L.B. - **Pourquoi ce titre Les Smattes ?**

J.-C. L. - Au départ, nous avons une histoire de deux gars qui quittent un petit village de la Gaspésie pour venir à Montréal. Et il leur arrive bien des aventures. Et à cause de tout ce qu'ils expérimentent le long du voyage, ils se considèrent comme des gars bien smattes. En faisant des recherches, nous avons constaté qu'il y avait dans ce récit la possibilité de deux films. Nous parlions de départ (de la Gaspésie) et d'un voyage vers Montréal. Nous avons trouvé que le problème de la Gaspésie était assez important pour nous occuper amplement. Nous avons abandonné la seconde partie. Probablement que j'y reviendrai un jour.

L.B. - **Le film se termine par "à suivre". Est-ce à dire qu'il y aura une suite aux Smattes ?**

J.-C. L. - Non, pas nécessairement. L'histoire de la Gaspésie comme l'histoire du Québec est "à suivre".

La recherche de quelque chose

L.B. - **Dans vos films, vous êtes presque toujours en mouvement. Vous poursuivez des cyclistes, le Général de Gaulle, deux fuyards (dans Les Smattes)...**

J.-C. L. Au fond, c'est toujours la recherche de quelque chose. Il faut dire aussi que j'aime beaucoup le mouvement. Cela me fascine. D'ailleurs, j'essaie toujours de faire des films physiques. Pour moi, le cinéma, c'est physique.

L.B. - **Travaillez-vous toujours pour l'O.N.F. ?**

J.-C. L. - Oui. Le dernier film que j'ai fait pour l'O.N.F. a été **La Nuit de la poésie**.

L.B. - **Que représente l'O.N.F. pour vous ?**

J.-C. L. - C'est la grande école. C'est une maison qui a ses bons et ses mauvais côtés. Ils sont au même niveau. Le jour où tu t'occupes de politique, c'est épouvantable. Mais la minute où tu vas dans le champ avec une caméra, c'est parfait.

L.B. - **Qui a produit Les Smattes ?**

J.-C. L. - C'est une coproduction de Carle-Lamy, Les Films Jean-Claude Labrecque, Les Films Mutuels, Faroun Films, Cinak et La Société de développement de l'industrie cinématographique canadienne. Vous voyez, il a fallu le concours de deux compagnies de distribution pour produire le film : Les Films Mutuels et Faroun Films. Le film a coûté environ \$240,000.

LES SMATTES

Clément Perron et Claude Jutra nous avaient transportés dans les Cantons de l'Est avec **Mon Oncle Antoine**. Clément Perron et Jean-Claude Labrecque nous amènent dans la Gaspésie avec **Les Smattes**. Une Gaspésie qui se modifie. Car il s'agit d'une région que le gouvernement délaisse en partie. Les habitants doivent chercher refuge ailleurs. Dans les environs. C'est-à-dire à Québec, à Rimouski, à Rivière-du-Loup, à Cap-Chat.

Quitter les lieux. Les vider. Après des années de travail. Après avoir cru ceux qui invitaient les gens à venir s'installer dans ce "pays" d'avenir. Tout laisser. Rien de plus émouvant que cet homme qui parcourt une dernière fois sa maison vide, visite chaque pièce, ouvre chaque placard, répand de l'essence dans l'escalier avant d'y mettre le feu. Eh bien, oui ! il n'y a plus rien à faire dans ce pays. Un pays sans avenir. Un si beau pays.

Mais il y a un jeune homme qui ne l'entend pas ainsi. Il n'abandonnera pas les lieux. Il dédaigne l'argent qu'on lui offre pour partir. Il refuse de déguerpir. Il restera. Et rien ne lui fera changer sa décision. Un homme qui aime son pays ne peut pas le fuir comme ça. Alors, pourquoi ne pas aller pêcher ? Avec un ami. Dans un de ces grands lacs de cet immense pays. Pêcher, quel plaisir ! Peu importe la défense. Et s'amuser à tirer sur des boîtes de conserve vides. Malheur ! quelqu'un est touché. Blessé. C'est ici que commence la chasse aux deux hommes. Car les deux amis sont devenus inséparables. Inséparables dans les plaisirs comme dans les difficultés. Ils fuiront. Non pas loin du pays. Dans le pays. C'est-à-dire dans les bois. La police est à leurs trousses. Ils se terrent. Mais ils ont faim. Ils iront dévaliser une épicerie. Toutefois ce sont des voleurs généreux. Ils pensent aux autres. Ce n'est pas juste qu'un homme possède tout et les autres rien. En quittant les lieux, ils confectionnent des colis de victuailles qu'ils vont déposer sur le perron des gens des alentours.

A la maison, l'amie s'inquiète. Elle attend. Elle surveille. Elle voit rôder les deux "larrons". Elle va à leur rencontre. Mais la police a tout vu. Elle survient. Elle tire. C'est la jeune fille qui tombe. C'est elle qu'on ensevelit. Au début de la messe des funérailles, le curé s'interroge sur la vocation de cette enfant sacrifiée. Enfant qui ira ensemençer cette terre aride et revêche. Terre que personne ne pourra oublier même quand tous seront partis. Terre intraitable mais aimée. Soudain dans l'église, apparaissent les deux fuyards qui viennent porter — fusils au poing — leurs tributs à leur amie : un bouquet de fleurs sauvages. En sortant, une auto de la police explose. La chasse s'amplifie. Deux hommes à abattre. A suivre.

Ce qu'il faut admirer chez Jean-Claude Labrecque, c'est la qualité des images, l'intérêt soutenu de son récit et l'atmosphère qu'il réussit à créer. Il faut le dire tout de suite.

Jean-Claude Labrecque ne tombe jamais dans le misérabilisme et le sentimental. Si la situation de départ est pénible — le fait de quitter son chez-soi pour aller s'installer ailleurs — le réalisateur n'en décrit pas moins les maisons avec une sorte de nostalgie seraine. Peut-être lui reprochera-t-on de jouer un peu trop — au début du film — avec les lentilles déformantes. Mais il est vrai que lorsque les yeux se brouillent, ils peuvent percevoir les choses d'une façon différente. Et quand Jean-Claude Labrecque montre le père, les yeux mouillés, attendant son fils sur le chambranle de la porte, il est facile de sonder ce qui se passe dans le cœur de cet homme attristé.

Le récit conserve toujours son intérêt. Car Labrecque a le sens du détail. Il montre — sans jamais appuyer — les choses qui s'offrent à lui et son regard est toujours empreint de sympathie. Il n'y a pas de personnages détestables dans **Les Smattes**. On peut trouver le chef de police intransigeant et buté, mais on peut facilement comprendre ses réactions devant les événements. Labrecque ne charge pas. Il laisse la réalité faire sa critique et il présente les faits avec une objectivité loyale. Cette attitude, il la doit sans doute à son métier de cameraman qui l'a habitué à respecter la réalité.

Tout de même, **Les Smattes** est un film qui sème de l'inquiétude. C'est elle qui plane sur tout le film. Le spectateur s'inquiète pour les gens qu'on déplace. Il s'inquiète aussi pour les deux fuyards malgré les audaces qu'ils réussissent parce qu'ils sont "ben smattes". Les scènes de la fin, captées d'un hélicoptère, indiquent assez bien que les deux jeunes gens ne sont pas au bout de leurs déboires. Mais cette inquiétude n'est pas d'ordre existentielle. Elle est plutôt, pour reprendre un mot cher à Jean-Claude Labrecque, **physique**. Nous savons tout de même que les habitants trouveront ailleurs un lopin de terre. Nous croyons que les deux fugitifs ne se tracassent pas trop. Leur fuite est une aventure. Et l'aventure est toujours fertile en imprévus.

L'atmosphère du film n'incite pas à la tragédie. Plutôt au drame. Les images conservent toujours leur rayonnement bienfaisant.

En fait, **Les Smattes** est un film bien de chez nous. Il décrit une situation vraie avec des personnages vrais. Malgré tout, une sorte d'optimisme suinte des images. Les couleurs éclatantes n'invitent pas à la mélancolie. Elles inciteraient plutôt à la révolte. Mais les gens ne sont pas habitués à se soulever.

Le sermon du curé vient peut-être trop tard. Toutefois, ce sont les paroles du curé que trouveront les deux fuyards pour s'encourager mutuellement. Un temps viendra où l'on voudra nous déloger et nous ne bougerons pas. N'est-ce pas un avertissement? Comprenez qui voudra. **Les Smattes** est un film à placer à côté de **Mon Oncle Antoine**. Il fait honneur au cinéma québécois.

Léo Bonneville

Les Smattes

